

je ne peux vivre que comme un spectre ambulant ; d'où ce côté terrible qui est pour moi quitter ma maison, peut-être presque toute ma bibliothèque, mon ISOLEMENT »¹⁰.

On voit bien toute l'ambiguïté de la situation de l'exilé. D'une part, son terrible isolement, sa distance vis-à-vis des événements de sa patrie et même sa distance, dans un autre sens, vis-à-vis de ce qui se passe dans le pays d'accueil, favorisent une installation dans la vie si détachée qu'on pourrait parler d'un état intermédiaire avant la mort. Soit dit au passage, le mot latin « SPECTRUM » dérive de *revenant*, de fantôme, une apparition de la mort, sauf qu'ici – et c'est toute la différence – c'est l'exilé lui-même qui se sent un spectre habitant justement dans une sorte de limbes.

Dans une lettre de Ramón J. Sender à Carmen Laforet, datée du 20 juin 1975, le romancier aragonais, exilé, écrit la chose suivante à l'auteur barcelonais du roman *Nada* :

depuis que j'ai quitté la France en 1939 [il avait habité au Mexique, puis, la plupart de sa vie d'exilé, aux Etats-Unis], j'ai été dans les limbes et je suis si ennuyé de la solitude et des choses à rebrousse-poil [*a contrapelo*] [...] que je suis tenté de quitter le pays et de me rendre en Espagne, bien que j'obtienne l'enfer à la place des limbes¹¹.

Une tension dynamique apparaît lorsqu'on s'installe dans l'imminence. Par ce terme je n'entends pas le sentiment que quelque chose va arriver prochainement, mais plutôt le sentiment qu'il faut croire à l'imminence de quelque chose, voire, que même si rien n'arrive il faut épouser fermement le sentiment de cette imminence, conçue comme force, comme énergie nécessaire à la vie de l'exilé. Plus l'imminence est immanente au présent, plus ce sentiment devient un *ethos* de la création ou de la *pensée*, une forme d'habiter l'espérance. Par contre, plus l'imminence est projetée dans un au-delà, plus ce sentiment acquiert une tonalité utopique, messianique, ou prophétique.

Le journal de Tomás Segovia, poète, essayiste et écrivain de la deuxième génération de l'exil, nous donne un aperçu saisissant de la première modalité. Le créateur est confronté à la réalité. De quelle manière l'aborder ? L'imiter mécaniquement ou s'en éloigner ? Ni l'un, ni l'autre. « Il ne faut rien inventer ; il faut espérer tout de la réalité ». La réalité ne déçoit jamais, aux yeux de Segovia. C'est l'idée qu'on se fait de quelque chose qui est toujours décevante. Il y a quelque chose de débordant dans une réalité qui mériterait plutôt le terme de « réel ». Quelques lignes plus tard, il écrit : « avoir dans la réalité une foi avisée ». Espérer, avoir foi, tous ces termes nous montrent une attitude de recueillement, de réception, envers le réel. Et d'ajouter : « lorsque nous sommes prêt à accepter le réel, le réel ne peut cesser de se révéler »¹². L'espérance est donc pour lui le « sentiment que la création est une promesse ». Cette sensibilité de l'exilé vis-à-vis d'une créativité

10. Camilo José Cela, *Correspondencia con el exilio*, Destino, 2009, p. 462.

11. *Puedo contar contigo. Correspondencia Carmen Laforet/Ramón J. Sender*, Barcelone, Destino, 2003. De son côté, José Bergamín disait de lui-même : « je suis un phantasme » ; en France : « phantasme irréel » ; en Espagne : « phantasme réel, mais phantasme » (*Monólogo fantasmal*, in *Antología de José Bergamín*, Castalia/Comunidad de Madrid, 2000, p. 359).

12. *El tiempo en los brazos. Cuaderno de notas (1950-1983)*, Valencia, Editorial Pre-Textos, 2009, p. 125.

à portée de main, dans la tension d'un réel toujours donateur est – à mon avis – un des grands apports de l'exil à la conscience moderne du temps.

Segovia avait rencontré María Zambrano à Rome en 1956 grâce à son ami Ramón Gaya. Il avait déjà lu *L'Homme et le divin*, juste au moment de sa parution l'année précédente. Son admiration est sans bornes. Zambrano, plus mystique et moins laïc que Segovia, avait déjà exprimé à plusieurs reprises son attachement à l'idée d'espérance. Elle soutenait en 1949 que « l'homme est l'être qui essentiellement ressent de la nécessité et de l'espérance ». L'homme croit toujours à ce qu'il n'est pas toujours. Lorsqu'elle contemplait les ruines des civilisations passées, cela lui faisait penser à une « espérance emprisonnée »¹³. Et lorsqu'elle se penchait sur les peuples vaincus, comme les exilés républicains, elle constatait leur volonté courageuse de refaire l'histoire.

III. L'IMMINENCE, LE PROPHÉTISME ET L'UTOPIE

Cette imminence temporelle, caractéristique de l'œuvre de Zambrano et dans un sens un peu différent de Segovia, peut se dilater et acquérir une forme prophétique. Zambrano, dans une lettre à Cela, datée du 1^{er} mars 1966, lui parlait d'une nouvelle qu'elle avait écrite (dont on n'a pas de trace aujourd'hui à ma connaissance), intitulée *Después de entonces*, quelque chose comme *Depuis lors*, dont certains passages montraient « la prophétie de mon bannissement »¹⁴. On est confronté à une démarche singulière qui apparaît ici et là chez les exilés, et qui consiste à tenter de retrouver des signes dans leur vie passée avant la Guerre Civile qui expliquerait la raison de leur exil, comme si l'exilé cherchait des signes précurseurs d'un destin qui a été voulu, certes, mais dans la plupart des cas, soumis à une contrainte féroce. Mais, d'un autre côté, cette dimension prophétique apparaît sous la plume de Zambrano dans une lecture du destin collectif occidental, à travers la grille de l'œuvre de Kafka. Lorsqu'elle avait lu le roman *La Métamorphose* en 1930, elle n'avait pas encore pu la comprendre parce que « la prophétie n'avait pas été accomplie bien qu'elle fût imminente ». Et d'ajouter : « tout le monde sait que c'est dans l'imminence des temps dans lesquels une prophétie va s'accomplir, qu'à ce moment-là, on a plus du mal à la reconnaître »¹⁵.

Eugenio Imaz dans son livre *Topie et utopie* avait analysé en détail toutes les tentatives de dépassement du mouvement historique, soit par l'utopie, soit par une prévision prophétique d'un accomplissement historique¹⁶. L'espoir d'un âge d'Or dont parlait

13. « La crisis de la cultura de Occidente », in *Cuadernos de la Universidad del Aire*, febrero 1949, p. 29. « Una metáfora de la esperanza: las ruinas », in *Lyeum*, La Habana, 1951, p. 10.

14. *Op. cit.*, p. 67.

15. « Franz Kafka. Un martir de la lucidez », in revue *Asomante*, Universidad de Puerto Rico, enero-marzo 1947, p. 14.

16. Eugenio Imaz était le secrétaire de la revue *Cruz y Raya*, dirigée par José Bergamín, dans les années trente. Traducteur acharné de Dilthey, il retrace une généalogie historique de l'utopie et de son antagoniste présumé : la « topie ». Voir *II. Topía y Utopía*, edición de J. A. Ascunce, Cuadernos Universitarios de Mundaiz, San Sebastián, 1988. [Il s'agit de trois livres publiés dans les années quarante, durant son exil, au Mexique : *Topía y Utopía*, *Asedio a Dilthey* et *Introducción a la Psicología*].

Don Quichotte va être repris, selon lui, dans les projets utopiques de Vasco de Quiroga, admirateur de Thomas More, dans la Nouvelle-Espagne, dans les Réductions des Jésuites du Paraguay et chez les *libertadores* comme Bolívar et San Martín. Imaz voyait chez Kant, dans sa vision téléologique de l'histoire – son idée qu'il y aura un jour un État mondial, idée que l'historien anglais Toynbee avait repris dans les années quarante – une démarche au fond prophétique car la connaissance anticipatrice était basée sur l'auteur de cette histoire : l'homme. Il percevait chez Marx une bonne partie des antinomies de Kant mais aboutissant à une impasse théorique et pratique : « Marx prophétise et c'est en prophétisant qu'il étouffe l'histoire », soutenait-il¹⁷. On ne pouvait pas sortir de l'histoire, disait Imaz, en bon disciple historiciste de Dilthey, mais on pouvait faire confiance à ce mouvement réel, qui est l'utopie, inscrite dans l'histoire elle-même, puisque c'est l'utopie qui faisait sortir à chaque fois les « topies », les visions « réalistes » du politique, de leurs impasses. La démocratie était selon Imaz le *telos* de l'histoire de l'humanité. On s'approchait petit à petit de ce *telos*, non sans souffrances ni sans de multiples déviations inattendues.

L'exploration temporelle de Juan Larrea, poète avant-gardiste et essayiste d'après-guerre, est particulièrement intéressante. Juste avant d'arriver au Mexique à la fin de 1939, il fonde à Paris, avec Bergamín et Carner comme triade présidentielle, et Imaz comme secrétaire, la Junte de Culture Espagnole. Cette organisation qui prétend ressembler l'ensemble de l'exil, surtout en Amérique, va créer une des premières revues de l'exil, *España Peregrina*. C'est dans les pages de cette revue, puis dans la revue *Cuadernos Americanos*, que Larrea va écrire ses articles les plus importants. Ils portent tous sur les événements contemporains de l'Europe et sur l'avenir de l'Espagne et de l'Amérique. Ce qui est frappant dès le début, c'est l'optique prophétique et messianique avec laquelle il interprète l'histoire en train de se dérouler. Au mois de février 1940, il conçoit la tragédie espagnole comme l'immolation de l'agneau pascal. L'Espagne est le pays martyr de l'histoire occidentale et par conséquent l'histoire précédente doit être lue comme la succession de signes prémonitoires conduisant vers la débâcle. « Tout ce qui s'est passé n'est pas capricieux »¹⁸. C'est l'axiome fondamental du prophétisme : tout était annoncé avant. Mais le message prophétique ne s'arrête pas au sacrifice de l'Espagne républicaine. Au mois d'août 1940, une fois la France occupée, Larrea écrit un article intitulé significativement : « Présence future ». C'est au moment où la majeure partie de l'Europe est sous les bottes de l'Allemagne nazie qu'il commence à penser au déclin du Vieux Continent et à songer à un avenir radieux pour l'Amérique. Aidé dans ses lectures du panaméricanisme du poète Rubén Darío et du *libertador* Bolívar, il commence à défendre l'idée que le destin de l'Amérique est la liberté. De même qu'à l'époque de Philippe II, Madrid devient la capitale d'un Empire tourné vers l'Occident, vers l'Amérique, représentant le premier le passé et le deuxième

17. « Socialismo desbaratado », in *Cruz y Raya*, n°6, septembre 1933, in *I. La fe por la palabra*, edición de J. A. Ascunce, San Sebastián, Cuadernos Universitarios de Mundaiz, 1988, p. 30.

18. J. Larrea, « Introducción a un mundo nuevo », in *España Peregrina*, México, n°1, febrero de 1940, p. 23.

l'avenir, de même l'Axe représente le centre de gravité du pouvoir, tout en pointant vers l'Occident comme sa relève future¹⁹.

Le déroulement de la Deuxième Guerre Mondiale ne fait que confirmer, selon Larrea, sa vision. Au mois de novembre 1942, les Américains débarquent en Algérie et en Russie, les Allemands commencent à avoir de grosses difficultés à Stalingrad. C'est dans ce contexte-là que Larrea manifeste sa croyance en l'Amérique, « continent de l'Esprit », et son pessimisme vis-à-vis de l'Europe, continent de la Guerre. La lecture du livre de Pierre Mabille, *Egrégories ou la vie des civilisations*, dont le dernier chapitre est publié dans la prestigieuse revue hispano-mexicaine *Cuadernos Americanos*, lui permet d'approfondir ses prophéties²⁰. Les Républicains, puis les Français et d'autres Européens, sont destinés à peupler l'Amérique et à y faire régner la liberté. Ce mouvement vers l'Ouest n'est, pour Larrea, que l'accentuation ou l'amplification d'une tendance inscrite dans l'histoire des civilisations : Babylone, Perse, Grèce, Empire Romain, Empire Espagnol, enfin Empire Britannique et États-Unis, le futur maître du monde. Au mois de mars 1944, il salue le printemps du monde et fait confiance à une transformation des armes en charrues. Et d'une manière trop optimiste, il pense que certains Espagnols retourneront en Espagne, tandis que les autres demeureront en Amérique²¹. Au printemps 1945, Larrea constate la défaite du Faust allemand, la chute de la voûte sur Sanson et les philistins. L'Europe a perdu sa centralité dans le monde, ce qui va être confirmé, selon lui, par l'élection de San Francisco comme siège provisoire des Nations Unies²².

C'est ainsi que sa pensée prophétique se fortifie par sa pensée messianique. Il y a une sorte de *feed-back* constant permettant de confirmer le passé par le présent et vice versa. Tout est renforcé par le tout, moyennant un socle mythique, religieux et surtout poétique, si bien que n'importe quel démenti par la réalité historique de ce qui était prévu ou annoncé est immédiatement corrigé par une nouvelle annonce, confirmée à son tour par un autre signe du passé. La construction eidétique est absolument sidérante non seulement à cause de sa capacité à se leurrer complètement, grâce à quelques éclairs de lucidité visionnaire, mais aussi à cause de sa capacité à saisir dans la poussière multiforme du présent des vecteurs à venir.

Stéphane Mosès soulignait à propos du messianisme dans la pensée juive du ^{xx}e siècle la distinction entre l'idée de Rédemption et celle d'utopie. Selon lui, « l'idée de l'imminence toujours possible de la Rédemption s'oppose [...] de manière radicale, à l'idée de la distance illimitée qui nous séparerait de la réalisation de l'utopie »²³. Sauf que dans le cas de l'exil républicain espagnol, nous constatons l'absence d'un messie et d'un message religieux, ce qui provoque une tendance vers l'immanence, et non vers la trans-

19. *Id.*, « Presencia del futuro », in *España Peregrina*, México, n°7, agosto de 1940, p. 15.

20. P. Mabille, « Afloramiento del alma », *Cuadernos Americanos*, México, n°2, marzo-abril 1942. Son livre, publié en France en 1938, est dédié au combat des révolutionnaires espagnols. La première phrase de cet extrait dénonce l'opposition entre prophétie et science. Voir aussi : J. Larrea, « Hacia una definición de América. Dos cartas », *Cuadernos Americanos*, México, n°6, nov-dic. 1942.

21. J. Larrea, « Del nuevo mundo », *Cuadernos Americanos*, México, n°1, enero-febrero 1944.

22. *Id.*, « Fin de la guerra », *Cuadernos Americanos*, México, n°2, marzo-abril 1945.

23. S. Mosès, *L'Ange de l'Histoire*, Paris, Gallimard, 2006, p. 113.

cendance, aussi bien sur le plan individuel que sur le plan historique. La tension vécue de l'imminence ne conduit pas à une rédemption, mais à une sorte d'*ethos* du survivant des affres de l'histoire. De son côté, l'utopie, au lieu de rester cantonnée dans un lieu statique, une pure opération de l'imagination politique, s'étire dans un élan utopique qui peut se réaliser progressivement au cours de l'histoire. Je crois que d'une manière ou d'une autre, et malgré les différences de pensée entre Zambrano, Imaz et Larrea, tous les trois partagent ces deux tendances globales propres à l'exil républicain.

Néanmoins, la pensée républicaine espagnole ressemble à la pensée juive moderne (Rosenzweig, Benjamin et Scholem) en ceci : toutes les deux participent d'une expérience intense et dramatique de l'échec, l'échec du peuple juif²⁴ et la douleur de la diaspora et la défaite du peuple républicain et son sacrifice invisible. Je crois que toutes les deux sont aussi sous l'emprise d'une « aspiration à l'impossible » qu'aucune « réalité historique – comme souligne Mosès – ne pourra jamais satisfaire ». Et, troisièmement, les deux courants de pensée partagent « une très singulière expérience du temps », celui-ci étant vécu « sur le mode de l'attente », d'une imminence pouvant arriver à n'importe quel moment, ce que Scholem appelle « la vie en sursis ».

IV. LE CONTRETEMPS COMME IMMINENCE PERPÉTUELLE

Il nous reste à aborder un troisième cas de figure : le groupe des exilés qui préfèrent rester dans le contretemps permanent, dans une sorte d'inquiétude vis-à-vis de tout. Je m'attarderai uniquement sur Max Aub, laissant de côté Bergamín.

Aub incarne à merveille cette tension du contretemps. Il est, avant tout, un romancier et un dramaturge, cultivant l'essai beaucoup moins souvent que les autres auteurs dont il est question ici. Néanmoins, un livre est à mettre en relief : *La Gallina ciega* (quelque chose comme *La Poule aveugle*)²⁵. Dès le début, il est conscient que le pays, les villes qu'il avait connus, qui faisaient partie de son âme, n'est plus le même pays, ne sont plus les mêmes villes. Il y a quelque chose qu'on lui a volé entre temps. Devant sa perplexité initiale, on lui dit que le pays a changé, on lui reproche d'être resté amarré, en quelque sorte, à l'Espagne de 1939. Il est d'ailleurs impossible – un interlocuteur de Max Aub lui fait cette remarque – qu'il se fasse une idée exacte de l'Espagne actuelle car cela reviendrait à vouloir connaître maintenant une fiancée quittée dans le passé. Les observations d'Aub offrent toujours un contraste entre hier et maintenant. « Le monde a vieilli tout en rajeunissant », dit-il. Il est surpris par la santé des gens, plus patente qu'avant la Guerre Civile. Les cheveux blancs ne sont plus un signe de vieillesse, mais de maturité. Le bronzage, les belles dents, les lunettes, tout cela préserve et soigne les blessures de l'âge, mais « n'augmente même pas d'un milligramme l'intelligence ». Ce

24. *Op. cit.*, p. 271.

25. *La Gallina ciega*, Madrid, Visor Libros, 2009. Il s'agit du journal tenu pendant sa première visite en Espagne en 1969, entre le mois d'août et le mois de novembre. Le prétexte était de recueillir des informations et de faire des entretiens avec des personnes ayant connu Luis Buñuel. Aub a insisté sur l'idée qu'il n'était pas rentré, qu'il était tout simplement venu dans son pays. Il voulait, bien entendu, chemin faisant, prendre le pouls de la situation politique et sociale de l'Espagne.

qui l'embarrasse, c'est qu'il voit un pays « énormément plus gai » qu'avant (par exemple, il ne voit pratiquement plus de femmes en deuil), alors que les gens montrent une ignorance considérable de ce qui se passe ailleurs et une indifférence clairement affichée vis-à-vis de la Guerre Civile. Les goûts et préférences esthétiques d'Aub sont clairement en décalage par rapport aux nouvelles tendances des jeunes Espagnols cultivés, une minorité qui aime au théâtre H. Pinter, Ionesco, Beckett, Weiss et Buero Vallejo, alors que, selon lui, tous ces dramaturges ne sont pas à la hauteur de Tolstoï, Ibsen, Gorki et Giraudoux... La seule chose qui lui rappelle l'Espagne d'avant ce sont les paysages, les arbres, la terre, parfois la nourriture, voilà tout. C'est ce qui lui donne « une impression du temps passé ». Il vit – avoue-t-il – « à contretemps ». Au moment où il contemple la chaîne de montagnes du Guadarrama, un peu ébahi, il avoue, avec une grande surprise inconfortable, qu'il a aussi oublié les morts de la Guerre Civile, un peu moins ceux de l'exil. Les perplexités gardent au fond de lui-même un sentiment de rage : les Franquistes ont assassiné l'Espagne qu'il avait connue et ils l'ont remplacée par une sorte de sosie. Le diagnostic est sévère : il y a eu usurpation. Les Espagnols de maintenant ne sont pas les mêmes qu'avant ; ils sont d'autres personnes, comme si de retour chez nous tous les meubles avaient changé de place sans raison. Cette vision à contretemps de Max Aub s'avère un précieux révélateur des iniquités frivoles de l'Espagne des dernières années du Franquisme. C'est paradoxalement grâce à son ignorance de l'évolution de l'Espagne entre 1939 et 1969 qu'il démasque l'ignorance et l'oubli des Espagnols, son entrée inopinée dans – le mot n'était pas employé à l'époque – une postmodernité teintée d'autoritarisme technocratique. Il est par moments, bien entendu, très injuste. Il ignore la mémoire collective qui se loge dans les consciences individuelles de maints espagnols, mais qui est voilée par la peur et les distractions de la société de masse. Il ne veut fréquenter aucune personne mêlée à la lutte antifranquiste. Son point de vue est partiel, mais ce qu'il regarde dans une gamme de couleurs limitée est extrêmement saisissant et donne toujours beaucoup à penser de nos jours.

V. CONCLUSION

Heidegger considérait que chaque détermination du temps que nous lisons sur une montre est « temps-de », « temps de faire ceci ou cela » ; autrement dit, temps *approprié* ou *inapproprié*. Le temps que nous lisons sur une montre est toujours du temps opportun ou du temps à contretemps. L'erreur de Heidegger était de sous-estimer que la modernité, pour le meilleur et pour le pire, n'avait jamais eu de temps opportun. D'ailleurs, il a prétendu voir en 1933 un temps opportun, alors que c'était un guet-apens terrifiant... Les exilés républicains espagnols se sont installés d'emblée – ils n'ont pas eu d'autre choix – dans l'inopportunité des temps. Ils ont montré, aussi bien dans leur expérience que dans leur pensée, que la vie « posthume », à rebrousse-poil de l'oubli postmoderne, de la *Realpolitik*, du cynisme de la politique internationale et notamment des grandes puissances, était un gage pour un autre type de devenir éternel, plus proche d'un nouveau classicisme, primitif et modeste, que d'une modernité, dernier cri.